



Photo : © Antje Steinert

Prof. Dr. Markus
Ottersbach

Les avantages de la recherche internationale et intersectionnelle

Une « Ecole OFAJ »

Enjeux et perspectives de
la recherche interculturelle franco-allemande



Prof. Dr. Markus Ottersbach

Technische Hochschule, Cologne

<https://www.th-koeln.de/personen/markus.ottersbach/>

Années de travail avec le secteur « Recherche et évaluation de l'OFAJ » : depuis 2009

Markus.Ottersbach@th-koeln.de

Migration et travail social

Inégalité sociale

Sociologie urbaine et de la jeunesse

Participation politique



Les avantages de la recherche internationale et intersectionnelle

Votre implication : comment percevez-vous une recherche franco-allemande telle qu'elle est conçue par l'OFAJ ?



Je fais partie de groupes de recherche franco-allemands de l'OFAJ depuis plus de 10 ans. Le premier groupe a travaillé entre janvier 2010 et décembre 2012 sur l'évaluation du réseau franco-allemand régional (Paris et Berlin) intitulé « Intégration et égalité des chances – réseau

franco-allemand d'échanges d'initiatives modèles au niveau local et régional ». Participaient à ce projet du côté français des représentantes et représentants de l'Université de Lorraine, de l'Université de Saint-Etienne et de la Cité Publique de Lyon et du côté allemand, des chercheuses et chercheurs de l'Université Technique de Cologne et de l'Université de Cologne. L'évaluation de ce projet a été publiée aussi bien en France qu'en Allemagne et est intitulée « Diversité et participation ».

Ce titre a été utilisé ensuite pour désigner le réseau qui est animé dorénavant par l'Institut Français de Berlin avec d'autres régions en France et en Allemagne.



Le deuxième groupe qui existe depuis 2015 a pour thème « La participation politique des jeunes en France et en Allemagne ». Des chercheuses et chercheurs de l'Université de Lille, de l'Université technique de Cologne et du Deutsches Jugendinstitut (DJI) travaillent actuellement sur la publication des résultats de recherche qui sera éditée dans les deux langues. De plus, une partie de ces résultats a déjà été publiée dans des revues scientifiques, par exemple dans *Migration und Soziale Arbeit* ou des recueils. Les résultats des deux groupes ont été également présentés lors de réunions organisées par l'OFAJ, à la Conférence internationale sur les migrations et dans le cadre d'une réunion de la Société allemande pour le travail social (DGSA).



D'une certaine manière, mon implication dans les projets vient de mon intérêt de principe pour la France et pour la recherche tant franco-al-

lemande qu'internationale. L'OFAJ crée pour ainsi dire un espace favorable ainsi que les conditions nécessaires à la réalisation de l'intérêt que j'ai pour cette recherche. Cette implication s'inscrit bien sûr dans la durée et j'aimerais la continuer, sachant que cette implication semble – globalement du moins – avoir été fructueuse. Bien sûr, il y a toujours des moments où d'autres travaux sont en cours, des soutiens financiers limités, des problèmes de santé ou un manque de motivation, et cela n'est pas sans répercussions sur la communication dans le groupe de recherche. Par contre, au vu des résultats qui ont donné lieu à un grand nombre de publications et de colloques, on s'aperçoit que ces obstacles ont pu être levés à quelques détails près. On peut attribuer ce succès à une véritable « alchimie » entre les membres du groupe, au caractère informel des rencontres de travail, aux repas pris en commun, aux enquêtes au niveau régional et aux échanges informels.



Quelle est votre analyse par rapport à une recherche OFAJ ? Faites-vous une différence avec d'autres recherches que vous avez pu mener ? Quelle est la

spécificité de cette pratique et quel rôle devrait-elle jouer au présent et à l'avenir ?



Il est évident que par rapport à la recherche nationale, la recherche internationale doit faire face à d'autres défis, à savoir le problème linguistique en premier. Le fait qu'il y avait, et aujourd'hui encore, dans le groupe français aussi bien que dans le groupe allemand plusieurs membres qui avaient une bonne maîtrise de leur propre langue et de l'autre langue, s'est avéré positif pour notre bonne coopération au sein du groupe. Par contre, cette compétence ne devrait pas se limiter uniquement au groupe qui dirige le projet. Les aspects liés au genre ont aussi joué un rôle important et par conséquent il convient de veiller absolument à la parité. En revanche, la question des hiérarchies s'est moins posée – du moins dans notre groupe. Les différences statutaires entre professeures/professeurs d'université et collaboratrices/collaborateurs scientifiques et les différences d'âge n'ont pas eu non plus de rôle déterminant. Les technologies communicationnelles ont même réduit les distances géographiques entre nous.

Si les différences de mentalité entre pays sont souvent considérées dans les études interculturelles comme représentant un défi ou un problème pour la recherche ou la communication internationale, il n'en a rien été dans nos deux groupes. Ceci vient éventuellement du fait qu'il y avait dans le groupe français des chercheuses et chercheurs de nationalité allemande et vice versa.



La recherche franco-allemande est devenue entre-temps un élément essentiel de mes activités de recherche. Elle donne au chercheur cette capacité si importante « d'aller voir plus loin » et permet de réfléchir sur ce qu'Ulrich Beck a très justement formulé dans une de ses publications, à savoir le « nationalisme méthodologique ». Aujourd'hui les questions sociales et environnementales ne sauraient être appréhendées de façon uniquement nationale, mais exigent des recherches à l'échelon international. Les problèmes actuels ne peuvent être résolus qu'universellement (ou du moins internationalement) et de manière intersectionnelle en explorant dans l'analyse les différentes disparités liées au milieu social, au genre, à l'origine étrangère ou mi-

gratoire, à l'âge ou à l'appartenance à une religion.



C'est pourquoi le financement de la recherche franco-allemande devrait absolument être poursuivi. Tout d'abord, il me semble logique d'avoir des groupes de recherche trinationaux afin de gagner une plus grande ouverture internationale. Par conséquent, il serait souhaitable d'associer à la France et à l'Allemagne d'autres pays moins prospères tels que les pays d'Afrique du Nord ou des pays frontaliers de l'Union européenne. Les problèmes y sont les mêmes qu'en France ou en Allemagne mais les systèmes susceptibles d'apporter des solutions ne sont pas encore assez performants pour y parvenir. Une telle coopération trinationale pourrait contribuer à développer ces systèmes. Il conviendrait toutefois de veiller absolument à prendre en considération les spécificités locales et ne pas sous-estimer le potentiel de ces pays à prendre leur destin en main.



Quel a été pour vous le défi interculturel, à la fois au niveau scientifique et au niveau per-

sonnel ? Comment l'avez-vous vécu et éprouvé ?



Une notion de culture cloisonnée, figée dans le temps et orientée vers la nationalité est aujourd'hui anachronique et obsolète. Les connaissances actuelles en matière de recherche sur les migrations, le genre et les cultures montrent que seule la définition de la notion de culture a valeur scientifique si celle-ci est appréhendée dans toutes ses dimensions, comme étant un facteur fluctuant, flexible, dépendant des diversités territoriales (à la fois régionales, nationales, internationales et mondiales) et intersectionnel. C'est un véritable défi interculturel qui exige de considérer avec discernement les problèmes de la société dans toutes leurs nuances. La recherche en est automatiquement plus exigeante, plus étendue et – plus coûteuse. Pour autant, il n'est pas obligatoire dans un projet de recherche, de tenir compte de façon absolue de l'ensemble de toutes les différences. Il conviendra plutôt de relativiser les résultats qui n'ont de sens et de pertinence que s'ils sont le fruit d'une indispensable recherche intersectionnelle. Dans un groupe de recherche, il est primordial pour

une bonne coopération de respecter la diversité au niveau de sa configuration, de veiller à ce que la parité dans les rencontres de travail soit la règle. C'est pourquoi il convient de ne pas négliger dans la communication le rôle majeur de la modération.



Cette expérience a-t-elle eu des effets sur votre parcours personnel et professionnel et sur votre posture de chercheur ?



Mes expériences dans les groupes franco-allemands de recherche ont eu surtout des répercussions sur ma carrière professionnelle. Entre-temps, conduire une recherche au niveau international est devenu pour moi un élément majeur de la recherche. Des études internationales comparatives aiguisent le regard sur les événements dans d'autres pays, elles vous permettent d'analyser les problèmes sociétaux à l'échelle internationale et surtout de rechercher des solutions qui ne peuvent qu'être universelles et internationales.



Avez-vous pu recenser des effets multiplicateurs de votre en-

gagement, que ce soit dans des apports nouveaux à vos enseignements ou à vos actions de formation, ou dans des projets mis en place en collaboration avec des institutions et organismes de recherche et de formation ?



Dans le domaine scientifique et universitaire précisément, il ne suffit pas de publier les résultats de ses propres études ou de participer à des colloques pour leur assurer une bonne diffusion dans un large public, mais il faut également les intégrer dans notre activité en tant qu'enseignantes et enseignants. Elles viennent alimenter régulièrement, en particulier lorsqu'elles sont de dimension internationale, mes cours et séminaires sur les migrations, les inégalités sociales, la sociologie urbaine et celle de la jeunesse et la participation politique. Les résultats de ces études internationales sont particulièrement bien reçus chez les étudiantes et étudiants car un grand nombre d'entre eux ont réalisé que la recherche de solutions aux problèmes sociaux et environnementaux contemporains ne peut être qu'internationale et mondiale.